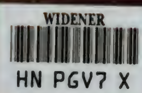
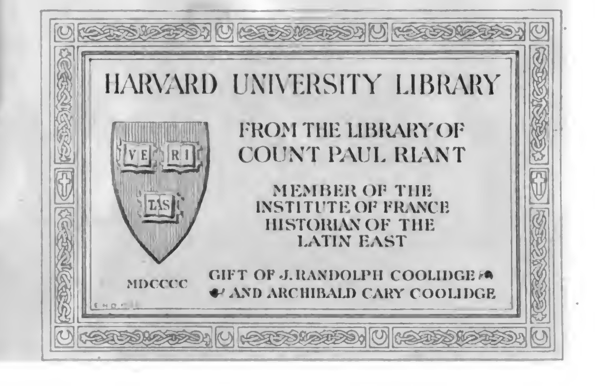

Ital
314
4

WIDENER
HN PGV7 X

Ital 314.4



Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

LES NORMANDS D'ITALIE,

COURS PUBLIC D'HISTOIRE

FAIT A L'HOTEL-DE-VILLE DE COUTANCES,

PAR E. HÉON,

PROFESSEUR D'HISTOIRE AU LYCÉE IMPÉRIAL.

PREMIÈRE LEÇON :

ROBERT GUISCARD.

COUTANCES

IMP. DE J.-J. SALETTES, LIBRAIRE-ÉDITEUR.

1866.

Digitized by Google

Ital 314.4

Harvard College Library

Digitized by Google

PREMIÈRE LEÇON.

—

ROBERT GUISCARD.

—

MESSIEURS,

J'ai cru faire un choix agréable aux habitants de Coutances en prenant pour sujet de ces entretiens : LES NORMANDS D'ITALIE.

J'ai été, je dois le dire, attiré vers eux par ce penchant naturel, qui nous porte à remettre à leur vraie place les personnages historiques, pour lesquels la postérité n'a pas toujours été juste. Les fils de Tancrède de Hauteville sont nés à quelques lieues d'ici; et le plus savant antiquaire a peine à retrouver les traces du manoir où fut leur berceau : seule une modeste commune rurale conserve leur nom. Cette cathédrale, dont nous sommes à bon droit si fiers, nous la devons en partie à leurs largesses; et, dans cette ville, pas une place, pas une rue ne rappelle leur souvenir. Braves à faire pâlir les héros d'Homère, habiles politiques, prompts à concevoir et à oser, ils ont rempli de leurs

Digitized by Google

exploits l'Europe méridionale, sauvé l'Italie de l'invasion musulmane, failli mettre sur leur tête la couronne des Césars byzantins; et les grands historiens modernes qui se sont occupés de l'Italiè, Gibbon, Sismondi, Cesare Cantù, se croient quittes envers eux, quand, dans quelques pages brillantes, ils ont esquissé à grands traits leur merveilleuse histoire. Celui qui voyant en eux non-seulement d'héroïques aventuriers, mais de profonds politiques, des fondateurs d'états, veut se rendre un compte exact de ce qu'ils ont été, doit secouer la poussière des bibliothèques, y chercher les chroniques sincères de Geoffroy Malaterra, de Guillaume d'Apulie, dégager la vérité des récits emphatiques d'Anne Comnène, ou fouiller les archives des sociétés savantes, ou bien encore étudier ces historiens étrangers, qui n'ont pas eu assez de talent pour obtenir droit de cité en France, et ne sont connus que des érudits.

Les Normands d'Angleterre, inférieurs à leurs frères d'Italie par leurs talents militaires et leurs combinaisons politiques, ont eu plus de bonheur. Leur chef a une statue dans sa ville natale; ils ont trouvé leur historien, j'allais dire leur Homère. Les Normands d'Italie attendent encore un Augustin Thierry.

Il n'entre pas dans ma pensée de vous raconter dans tous ses détails l'histoire des Normands d'Italie. Je n'aurais ni le temps ni le pouvoir de le faire. Je veux me borner aux grandes figures. Aujourd'hui, après avoir exposé rapidement les premiers établissements des Normands d'Italie, je vous parlerai de Robert Guiscard.

Depuis le traité de Saint-Clair-sur-Epte, en 912, c'est-à-dire depuis un siècle, les Normands avaient

Digitized by Google

renoncé à leurs courses aventureuses sur mer. Fixés dans la Neustrie, ils avaient quitté l'aviron pour la charrue, la vie agitée de l'Océan pour les occupations plus sédentaires du continent. Le Christianisme avait adouci leurs mœurs, sans les changer. Le caractère national n'était qu'endormi : à la première occasion le goût pour les aventures devait se réveiller. Cette occasion, les terreurs de l'an 1000 la firent naître. La société féodale s'amenda pour un instant et s'imposa de grandes expiations. Les Normands, chrétiens depuis un siècle, trouvèrent aux pèlerinages de Jérusalem à satisfaire leur ardeur de néophytes et leur esprit aventureux : ils prirent une grande part à ces pieux voyages.

Vers 1015 ou 1016, quarante pèlerins normands revenaient de Terre-Sainte sur des navires d'Amalfi, qui les débarquèrent à Salerne. Le prince lombard de cette ville, Gaimar III, les accueillit avec une courtoisie qu'ils devaient bientôt reconnaître par un grand service.

L'Italie méridionale, morcelée entre l'empire d'Orient, qui avait la Pouille et la Calabre, des principautés lombardes à Salerne, à Bénévent, à Capoue, l'abbaye du Mont-Cassin, devenue presqu'une puissance, de petites républiques, nominalement vassales de l'empire byzantin, en réalité indépendantes; déchirée par des luttes de Grecs à Lombards, de principautés à républiques; sans unité, sans force, offrait une proie facile à saisir aux Arabes, qui occupaient la Sicile. Sans doute les Arabes n'étaient plus dans le feu de leurs conquêtes; leur vaste empire s'était démembré en kalifats et en royaumes rivaux : toutefois ils étaient encore redoutables, et au moment où les pèlerins arrivaient à Salerne, une flotille arabe venait assiéger la ville.

Digitized by Google

La valeur normande triompha des Sarrasins, qui reprirent la mer en désordre. Le prince salernitain combla ses hôtes de présents, les engagea à revenir quand ils auraient revu la terre natale, et à ramener avec eux tous ceux que pourraient tenter un digne emploi de leurs bras et l'espoir de larges récompenses. Séduit par le récit enthousiaste de ses compatriotes, un gentilhomme normand, Osmond de Quarrel, proscrit pour avoir vengé sur un favori du duc Richard II le déshonneur de sa fille, partit pour cette terre promise avec ses trois frères, Rainulf, Raoul et Anquetil.

Leur première visite fut pour le mont Gargano : ils allèrent, pieux pèlerins, mettre leur fortune sous la protection de l'archange St-Michel, qui avait en ce lieu un sanctuaire révéré à l'égal du mont fameux de leur pays. Ils y rencontrèrent un fugitif comme eux, Melo, citoyen lombard de Bari, qui avait voulu délivrer sa patrie du despotisme écrasant de l'empire grec. Emus au récit de ses infortunes, ils lui engagèrent leurs épées. Des émissaires partirent en Normandie, y provoquèrent une émigration, qui, malgré les montagnards encore païens, franchit les Alpes au mont Jou (le mont Saint-Bernard), et vint rejoindre Osmond de Quarrel sous les drapeaux de Melo. Celui-ci avait reçu de l'argent de l'empereur d'Allemagne Henri II, et intéressé à sa cause les princes lombards. A la tête de leur contingent et de ses braves mercenaires, il envahit la Pouille. L'expédition, commencée par quelques succès, se termina par un désastre. Sur le champ de bataille de Cannes (1019), Osmond périt, avec presque tous les chefs normands, peut-être par la trahison des Lombards. L'infortuné Melo alla mourir en Allemagne ; et les Normands,

Digitized by Google

échappés à la défaite, se mirent tour à tour au service d'un prince de Capoue qui les trahit, des empereurs Henri II et Conrad II, qui les vengèrent, du chef de la république napolitaine qu'ils rétablirent contre Capoue et Salerne. Ils paraissaient déjà comprendre que leur redoutable épée pouvait servir à un système de bascule entre ces petites puissances rivales. Le prince rétabli, Sergius, leur donna comme récompense le territoire et la ville d'Aversa (1029), avec la dignité de comte pour leur chef Rainulf.

Aversa fut un but d'émigration pour tous les Normands, qui voulurent chercher les aventures loin de leur pays. Comme Rome à son berceau, elle fut un asile : on y accueillait, sans leur demander compte de leur passé, les fugitifs italiens, qui pouvaient avoir à craindre la tyrannie ou plus souvent la justice de leurs gouvernements.

L'émigration déterminée en Normandie par la fondation d'Aversa amena en Italie la famille, à qui, suivant la réflexion naïve de Malaterra, le nom de Hauteville présageait une glorieuse destinée (1030). Le chef de cette famille, Tancrède, petit seigneur des environs de Coutances, après avoir joué un rôle assez brillant à la cour ducale de Normandie, s'était retiré dans son modeste domaine, ressource insuffisante pour les douze fils qu'il avait eus de deux mariages. Suivant la vieille coutume scandinave, les trois aînés, Guillaume, Drogon, Humfroi, en attendant que les autres pussent les suivre, vinrent chercher fortune en Italie, et se mirent au service de Gaimar IV de Salerne, fils et successeur du premier ami des Normands.

Dès lors, tout l'intérêt se concentre sur les nouveaux-

Digitized by Google

venus. Aversa pâlit à côté d'eux. Ils conquirent à leur protecteur Amalfi, Sorrente. Mais ces terribles auxiliaires excitèrent la défiance des Lombards; et Gaimar fut heureux de les isoler d'Aversa. Une excellente occasion se présenta. L'empire d'Orient fit un effort pour reprendre la Sicile aux Arabes déchirés par la guerre civile; et Maniakis, le meilleur général grec, fut chargé de l'entreprise. Avec l'assentiment de Gaimar, il enrôle Guillaume, Drogon, Humfroi et les trois cents hommes qu'ils commandent, en leur promettant la moitié du butin et des villes qu'on prendrait. Les Arabes eurent beau cesser leurs querelles devant le péril, ils ne purent tenir devant *la furie normande.* Messine est prise (1030); Guillaume gagne le glorieux surnom de *Bras-de-Fer* en transperçant de sa lance l'émir de Syracuse. Les Grecs ont presque reconquis la Sicile; mais Maniakis ne tient pas sa promesse : on ne partage ni butin ni villes. A leurs plaintes on répond par l'insulte : Maniakis fait promener à coups de verges dans le camp grec le lombard Ardouin, porteur de leurs réclamations. Les Normands dissimulent leur colère pour mieux assurer leur vengeance. Déjà le général grec se réjouit d'avoir discipliné de tels mercenaires. Une nuit, sur des barques préparées à l'avance, ils franchissent le détroit, intéressent à leur ressentiment leurs compatriotes d'Aversa, et résolvent avec eux de conquérir la Pouille. Melfi, Venosa, Ascoli, Lavello tombent en leur pouvoir (1041). L'armée grecque évacue la Sicile pour secourir la Pouille; mais l'habile Maniakis, devenu suspect à son gouvernement, n'est plus à sa tête; et dans la plaine de Cannes, 1200 Normands vengent sur 60000 Grecs, commandés par Docianus, la défaite de 1019. Un nou-

Digitized by Google

veau général byzantin n'est pas plus heureux à Monte-peloso (1042). La cour d'Orient aux abois fait de nouveau appel aux talents de Maniakis; mais le Catapan (c'est le nom que les Grecs donnaient aux gouverneurs ou chefs militaires des provinces italiennes), menacé d'une nouvelle disgrâce, se révolte et prend la pourpre. Les Normands, pour venger sur lui leurs anciennes injures, se joignent aux troupes grecques fidèles, le pressent dans Tarente, sans pouvoir le prendre. Maniakis parvient à franchir l'Adriatique et périt misérablement dans sa marche sur Constantinople (1043).

Maîtres d'une grande partie de la Pouille, les chefs normands, dans une sorte de parlement national, divisèrent leur conquête en douze comtés, unis entre eux par un lien fédéral; et le brave Guillaume, *lion en guerre, agneau dans le monde, ange dans les conseils*, suivant les expressions de Guillaume d'Apulie, devint, sous le titre de comte de Pouille, le président de cette république aristocratique et militaire, dont Melfi fut la capitale (1043).

Remarquez, Messieurs, ce génie organisateur chez les Normands : ils l'ont apporté en Normandie; ils le portent en Italie; ils le porteront bientôt en Angleterre.

Guillaume mourut en 1046, et les Normands regrettèrent vivement en lui, dit Malaterra, un chef de grand conseil, brave, libéral, affable et plein de douceur. Son frère Drogon, aussi brave, mais moins populaire, le remplaça.

Les Grecs n'espéraient plus vaincre les Normands. Pour se débarrasser d'eux, ils recoururent à leurs armes favorites, la ruse et la perfidie. A force de promesses, on chercha d'abord à les attirer vers les fron-

Digitized by Google

tières de la Perse, pour y combattre au compte de l'empire : sur leur refus catégorique on eut recours au poignard. Argyre, fils de Melo, qui s'était vendu aux Grecs pour être duc de Bari, se mit à la tête d'un odieux complot. En 1051, le 4 août, au moment où le comte Drogon, qui se trouvait à Montoglio, allait, suivant son habitude, entendre la messe dès le matin, un assassin, posté derrière la porte, le frappa par derrière et le tua sur le seuil de l'église. Beaucoup de Normands furent massacrés le même jour dans les autres villes de la Pouille. Ce crime fut inutile. Humfroi remplaça son frère et se prépara à le venger. Argyre effrayé réunit dans une coalition contre les Normands l'empire grec, le pape Léon IX et l'empereur d'Allemagne Henri III.

Le Pape et l'Empereur, ces deux grandes puissances du moyen-âge, qui allaient bientôt remplir le monde de leurs querelles, n'avaient alors qu'une volonté. Ils se partageaient la suprématie du monde chrétien, l'un, le Pape, comme chef spirituel, l'autre, l'Empereur, comme chef temporel. Léon IX, un saint que l'église a canonisé, devait la tiare à Henri III, qui, pour faire cesser les scandales dont Rome avait été récemment le théâtre, avait mis de sa propre autorité sur le trône de St Pierre ce pieux pontife d'origine germanique. Malheureusement la politique n'était pas chez le pape à la hauteur de la piété. Au lieu de comprendre, comme le fit un peu plus tard l'illustre Grégoire VII, quel parti la papauté pouvait tirer des Normands contre les deux empires d'Orient et de Germanie, qui tour à tour menaçaient de l'absorber, l'un au nom de Constantin, l'autre au nom de Charlemagne, Léon IX, se laissant prendre aux intrigues d'Argyre, ne vit en eux que des barbares

Digitized by Google

« qui opprimaient le peuple, pillaient les églises et em-
« pêchaient le paiement des dîmes. » Il demanda des troupes à l'empereur d'Allemagne qui ne put lui envoyer que huit cents hommes. Ce faible contingent se réunit à l'armée plus nombreuse des Grecs, et Léon IX, s'improvisant général, marcha contre les Normands. Grande fut la terreur de ceux-ci quand ils apprirent que le Pape, dont ils ne prononçaient le nom qu'avec un pieux respect, venait en personne les combattre. Ils recoururent aux plus humbles prières, cherchant, par les sincères protestations de leur zèle religieux, à détourner d'eux la colère pontificale. Le pape, trompé sur leur caractère, attribuant à la peur ce qui ne devait être attribué qu'à la piété, fut inflexible. Il voulut les contraindre à évacuer l'Italie. Tant de rigueur les révolta : ils ne virent plus dans le Pape qu'un prince temporel qui voulait leur perte, et ils se préparèrent au combat. Ils étaient trois mille contre douze mille. La rencontre eut lieu à Civitata (1) dans la Capitanate. Les Grecs s'enfuirent, dès la première attaque, les Allemands tinrent ferme, mais trop peu nombreux ils furent écrasés. Le pape, vaincu, la douleur dans l'âme, se réfugia à Civitata. Les habitants de la ville, par crainte des vainqueurs, refusèrent lâchement un asile à ce vieillard désarmé. Léon IX, considérant les Normands comme de grossiers barbares, s'attendait aux mauvais traitements avec la résignation d'un martyr. Quel fut son étonnement lorsqu'il vit ces hommes terribles se pros-

(1) La plupart des historiens disent Civitella. C'est une erreur : Civitella est dans les Abruzzes. Geoffroy Malaterra dit positivement Civitata (aujourd'hui Civita) dans la Capitanate.

Digitized by Google

terner à ses pieds, lui demander pardon de l'avoir vaincu, et le prier de leur donner sa bénédiction ! le Pontife la leur donna. Désabusé sur leur compte, il leur accorda l'investiture de ce qu'ils avaient conquis et de ce qu'ils pourraient conquérir dans l'Italie méridionale.

A cette bataille de Civitata se distingua surtout l'homme dont je vais essayer de vous retracer l'énergique et intelligente figure, Robert de Hauteville, l'aîné des sept fils du second mariage du vieux Tancrède.

Lorsque, l'année où mourut Guillaume (1046), il arriva en Italie, sous le déguisement d'un pèlerin, pour tromper la surveillance du gouvernement pontifical, peu favorable aux Normands, c'était un beau jeune homme de vingt-cinq ans. La princesse byzantine, Anne Comnène, trace de lui un portrait d'autant plus flatteur qu'il est dû à une plume ennemie : il dépassait de la tête ses compatriotes de la taille la plus élevée ; il avait les épaules très-larges, le teint frais et un peu coloré, les cheveux blonds, la barbe couleur de lin, des yeux vifs et perçants, son cri de guerre, comme celui d'Achille, jetait au loin l'effroi dans les rangs ennemis. Il était « plus éloquent que Cicéron, plus rusé qu'Ulysse, » dit Guillaume d'Apulie.

Le partage de la Pouille avait eu lieu : le jeune homme dut conquérir à la pointe de l'épée ce qu'il venait chercher, puissance et richesses. A Civitata désarçonné trois fois, trois fois il remonta à cheval, et, à la tête de Calabrais qu'il avait enrôlés, prenant les Allemands en flanc, il décida de la journée. Pendant que le comte Humfroi, reconcilié avec le Saint-Siége, consacrait le reste de sa vie au gouvernement de la Pouille, et cher-

Digitized by Google

chait, par la sagesse de son administration, à faire accepter aux populations vaincues la domination normande, Robert s'enfonça dans la Calabre. Un mariage d'intérêt venait de l'unir, malgré les vives remontrances de son frère Humfroi, à une femme plus âgée que lui, Albereda : il avait ainsi attaché à son service deux cents hommes, qu'un neveu d'Albereda commandait. Se faisant une forteresse de son camp de San-Marco, il mène pendant trois ans une vie d'aventures plus digne d'un chef de bandits que d'un chevalier. Le vide se fait autour de lui ; les habitants se sont enfuis avec leurs troupeaux, leurs provisions, dans une vallée où ils font bonne garde. La disette est au camp : il ne reste plus de quoi préparer le repas. Robert exhorte ses hommes à ne pas se laisser mourir de faim. Une nuit qu'il suppose les Calabrais en fête, il lance sur la vallée ses plus intrépides Esclavons (c'est le nom que Malaterra donne à ses soldats), lui-même prend un déguisement et se mêle à eux sans qu'ils le sachent. L'expédition réussit d'abord à souhait, mais les Calabrais, avertis du pillage, se mettent à la poursuite des ravisseurs. Déjà les Esclavons plient : Robert se découvre, pousse son terrible cri de guerre, culbute les assaillants et rentre en triomphe avec son butin dans le camp de San-Marco.

A-t-il besoin d'argent ? Pierre de Turra, riche citoyen de Bisignano, ville voisine de San-Marco, va lui en fournir. Il lui propose une entrevue : Pierre l'accepte. Tous les deux, pour converser plus intimement, font éloigner leurs escortes. Robert, tout en parlant, examine son interlocuteur, et sans se laisser effrayer par son énorme corpulence, il le saisit de ses bras musculeux, le charge sur ses épaules, et l'emporte vers

Digitized by Google

les siens qui accourent au devant de lui. Pierre de Turra dut payer une forte rançon. Vous voyez, Messieurs, que le brigandage date de loin en Calabre.

Plusieurs villes, Catanzaro, Bisignano, Cosenza, Martura, pour se soustraire à ses violences, se soumirent à lui. Mais Malvito résistait à tous ses efforts. Il la prit par une ruse renouvelée du vieux roi de mer Hastings. Il fit prier les moines d'une abbaye, située dans la ville, de célébrer les funérailles d'un de ses guerriers qui venait de mourir. On porte le cercueil dans l'église; au milieu des chants funèbres, la bière s'ouvre, Robert en sort, donne des armes aux porteurs; ceux-ci courent aux portes qu'ils ouvrent, et les troupes normandes entrent dans la place. Ces exploits d'aventurier lui valurent le surnom de Guiscard, c'est-à-dire l'avisé.

Une plus vaste carrière fut bientôt ouverte à son ambition. En 1056 mourut le comte Humfroi, laissant trois fils encore jeunes. Robert Guiscard, leur tuteur, ne donna à l'aîné qu'un mince apanage, et garda pour lui toute l'autorité de comte de Pouille. Cette usurpation n'excita pas trop de murmures. Le principe de l'hérédité de père en fils était loin d'être reconnu comme il le fut plus tard. Le nouveau comte voulut se faire pardonner son élévation par ses succès militaires et couronner la conquête de la Calabre par la prise de Reggio; mais la place se défendit. Robert n'avait pas de machines de siége; il se hâta de retourner en Pouille, où quelques mécontents s'étaient soulevés en faveur de ses neveux. La révolte fut réprimée, et les jeunes gens furent exilés par leur oncle à Constantinople.

La Constitution de 1043 tenait Robert Guiscard trop à l'étroit : elle faisait des comtes plutôt ses égaux que

Digitized by Google

ses sujets. Il voulut être le maître, et persuada aux Normands de donner à leur conquête, pour la consolider, une forme de gouvernement plus solennelle. Réunis en Assemblée nationale, *en parlement*, ils le proclamèrent, les soldats avec enthousiasme, les chefs par crainte, duc de Pouille et de Calabre. De ce jour la république aristocratique de Melfi cessa d'exister. Elle fut remplacée par une véritable monarchie, dont l'heureux Guiscard fut le souverain (1056).

L'arrivée de son jeune frère Roger, en 1057, les exploits du jeune chevalier en Calabre, la jalousie de Robert, les querelles entre les deux frères, de 1057 à 1062, la part du duc à la conquête de la Sicile jusqu'à la prise de Palerme, en 1072, sont des événements sur lesquels je vous demande la permission de passer. Je me propose d'y revenir, lorsque dans ma prochaine leçon, je vous parlerai du grand-comte Roger.

Tout réussissait à Robert Guiscard. Une querelle avec le Saint-Siége eut pour résultat de grandir encore son autorité en lui donnant la consécration religieuse. Le duc avait occupé Troia, ville de Pouille, sur laquelle le pape croyait avoir des droits. Nicolas II l'excommunia. Robert, malgré sa piété, ne se crut pas atteint par une excommunication lancée à propos d'une question toute temporelle, et garda sa conquête. Heureusement le pape et le duc comprirent tout ce qu'une alliance entre eux avait d'utile pour l'un et pour l'autre. Le pape sentait quel appui il pouvait trouver dans l'épée des Normands; le duc de son côté comprenait quel prestige la sanction de l'église donnerait à son pouvoir. Nicolas II vint tenir un concile à Melfi, et là fut re-

Digitized by Google

nouvelée de la manière la plus solennelle l'alliance du Saint-Siége et de l'état normand. Le pape reconnut Robert Guiscard duc de Pouille, de Calabre et du territoire qu'il pourrait conquérir en Sicile. Le duc s'engagea à être l'homme-lige du Saint-Siége, à marcher à sa défense quand il en serait besoin, et à payer, chaque année, douze deniers, « monnaie de Pavie, » par couple de bœufs, « à Saint Pierre et à Nicolas, « pape, son seigneur. »

Albereda ne partagea pas la haute fortune de son mari : une politique de conciliation envers les populations lombardes fut la raison d'état qu'il invoqua, et la parenté, un prétexte facile à trouver à cette époque, pour se séparer d'une femme qu'il n'aimait pas. La malheureuse Albereda fut reléguée dans la Calabre, et Robert épousa la brillante Sigelgayta, fille de Gaimar IV, sœur de Gisulf, prince de Salerne (1059).

Les joies de son nouveau mariage ne l'arrêtèrent pas longtemps. La conquête de la Calabre fut terminée, et la prise de Reggio porta la domination normande jusqu'au Phare. Pendant la conquête de la Sicile, à laquelle il ne prit qu'une part secondaire, il eut à réprimer plus d'une révolte en Calabre et en Pouille, tantôt contre les populations grecques qui essayaient de secouer le joug, tantôt contre des comtes normands qui ne pouvaient se résigner à avoir un maître. La ville grecque de Bari l'arrêta pendant trois ans (1067-1070), et il faillit être assassiné par un traître que les assiégés avaient soudoyé. L'arrivée de Roger avec une flotte pisane, et une bataille navale gagnée sur les Grecs accourus au secours de la place, amenèrent enfin la reddition de Bari.

Digitized by Google

Après avoir contribué à la prise de Palerme (1072), et châtié un vassal turbulent, le comte de Trani, le duc eut enfin quelques années de repos (1073-1076). Il régnait en maître obéi sur la Pouille et la Calabre; l'empire grec ne songeait plus à lui disputer ces provinces : l'empereur Michel VII Ducas rechercha même son alliance. Une ambassade solennelle vint demander pour l'héritier du trône, le jeune Constantin, la main d'une fille de Robert Guiscard. Le père refusa d'abord : il eut peur d'exposer sa fille aux périls de cette cour semée de piéges; mais le politique finit par accepter. Entrevoyait-il déjà dans l'avenir des événements favorables à son ambition?

Robert possédait le sud et l'est de l'Italie méridionale : Amalfi lui fournit l'occasion de s'agrandir à l'ouest. Cette ancienne république, que le duc Gaimar IV avait soumise, souffrait impatiemment le joug de Salerne. Elle avait essayé de s'en affranchir (1052), en faisant assassiner Gaimar; mais le fils de la victime, Gisulf, avait rendu sa tentative inutile, grâce à l'appui du comte Humfroi, et depuis lors vengeait le meurtre de son père par une domination tyrannique. Pour échapper à ces violences, Amalfi offrit à Robert Guiscard de se donner à lui (1076). Le duc représenta d'abord aux Amalfitains que leur prince était son beau-frère, et offrit sa médiation. Sans doute Gisulf ne la trouva pas désintéressée, et la refusa avec hauteur. Robert ne se crut plus obligé à des ménagements : il occupa Amalfi, et, reprochant à son beau-frère d'avoir voulu liguer contre lui le Pape et l'Empereur de Constantinople, il vint l'assiéger dans Salerne avec les galères amalfitaines. La ville se défendit bravement pendant huit mois; épuisée

Digitized by Google

par la famine, elle se rendit enfin, et Robert transporta de Melfi dans cette vieille capitale des ducs lombards le siége de son gouvernement (1077).

Le prince détrôné se retira d'abord au mont Cassin, puis auprès du pape Grégoire VII qui lui fit un excellent accueil : c'était confirmer les soupçons de Robert.

Grégoire VII était alors engagé dans cette grande lutte avec l'empire d'Allemagne, qu'on appelle querelle des investitures, et que je ne puis vous raconter ici. Il venait d'humilier l'empereur Henri IV avec une rigueur excessive, à Canossa. Se croyant assuré du triomphe, il pensait peut-être n'avoir plus besoin de l'épée des Normands; peut-être aussi les agrandissements successifs du duc de Pouille lui donnaient-ils de l'inquiétude pour le territoire pontifical ; de là ce projet de prévenir une invasion possible par une entente avec l'empereur byzantin, que Robert reprochait à Gisulf. Toujours est-il que le duc considéra le traité de 1059 comme déchiré par le pape, ne se laissa pas effrayer par une seconde excommunication, et voulut mettre à la fois la main sur Naples et sur Bénévent. Cette double tentative échoua. Richard, comte d'Aversa, son allié, qu'il avait chargé du siége de Naples, ne se sentit pas, comme lui, le courage de braver l'excommuuication. Il leva le siége pour obtenir l'absolution, et mourut presque aussitôt. Son fils, Jordan, devint l'allié du pape, se tourna contre Guiscard, et le força de renoncer à Bénévent.

Cette querelle ne fut qu'un nuage passager entre le pape et le duc. La bienveillante intervention de l'abbé du Mont-Cassin, et les affaires d'Allemagne, où Henri triomphait du parti pontifical, amenèrent une réconci-

Digitized by Google

liation d'autant plus sincère qu'ils eurent besoin l'un de l'autre : le Pape pour résister à Henri IV, Robert pour pacifier ses Etats troublés par une descente de ses neveux, venus de Constantinople, et pour faire, contre l'empire grec, cette audacieuse entreprise qui est le couronnement de sa vie.

La cour byzantine venait encore d'avoir une révolution de palais. Un usurpateur, appelé Nicéphore Botoniates, avait renversé Michel VII; Constantin, le gendre de Robert Guiscard, avait été affreusement mutilé, et la jeune Normande, son épouse, odieuse, depuis son arrivée, à la population grecque, jetée dans une prison. Un imposteur, qui prétendait être l'empereur Michel VII lui-même, échappé du couvent où on l'avait enfermé, vint faire au duc ce triste récit et implorer son secours. Robert Guiscard connut-il l'imposture? On n'en saurait douter. Un agent, envoyé par lui en Grèce pour s'assurer des faits, la lui démontra clairement, lui apprit même qu'une nouvelle révolution venait de ravir à Nicéphore le trône qu'il avait à peine occupé; qu'un général distingué, Alexis Comnène, avait été proclamé et s'était empressé de tirer la princesse normande de sa prison et de lui rendre son rang à la cour. Mais Guiscard n'arrêta pas les immenses préparatifs faits en Pouille et en Calabre. Il avait conçu l'ambitieuse pensée d'aller s'asseoir sur le trône de Constantinople, comme le duc de sa première patrie s'était assis sur celui d'Angleterre. L'imposteur lui parut un de ces instruments, qu'on brise quand on n'en a plus besoin. Il le promena, entouré de toutes les pompes impériales, par la Pouille et la Calabre, pour exciter l'enthousiasme ou la pitié. Le pape, qui, menacé par

Digitized by Google

l'empereur Henri IV, venait de resserrer son alliance avec les Normands par le traité de Cipperano, reconnut le faux Michel. Une bulle pontificale envoyée aux évêques de Pouille et de Calabre recommanda l'expédition en sa faveur au zèle et aux prières des fidèles, et appela les bénédictions du ciel sur les armes du duc.

Une flotte fut bientôt prête. Cent soixante navires, tirés de tous les ports de Pouille et de Calabre, ou prêtés par la république de Raguse, alliée de Robert, furent réunis à Otrante au commencement de mai (1081), et reçurent à leur bord 20000 hommes de troupes. Le duc, après avoir confié, pendant son absence, le gouvernement à son jeune fils Roger Bursa, vint s'embarquer avec Sigelgayta, qui avait voulu le suivre, et le fils qu'il avait eu d'Albereda, Bohémond, auquel il destinait, après lui, l'empire dont il entreprenait la conquête.

Bohémond, à la tête de l'avant-garde, composée de quinze navires, fut chargé d'éclairer la route et d'explorer les abords de Corfou. Il aperçut de nombreuses troupes sur le rivage de l'île. Il revint en toute hâte prévenir son père qui, impatient de combattre, pressa le départ. L'empire grec ne fit rien pour s'opposer au passage, et l'armée normande débarqua à Buthrinto sur les côtes de l'Epire. Corfou aussitôt attaquée fut soumise presque sans résistance. Robert Guiscard, sans perdre de temps, cingla vers Durazzo, tandis que Bohémond, avec les troupes de terre, côtoyait le rivage, et s'emparait de la forte position d'Avlona. Un ouragan terrible assaillit la flotte à la hauteur du cap Linguetta. Les Normands n'étaient plus les terribles marins scandinaves qui souriaient à la tempête : ils perdirent beau-

Digitized by Google

coup de monde et de navires, et le duc faillit périr en gagnant la terre sur une mauvaise barque à demi submergée. Mais rien n'abattit son courage. Il fit reprendre la mer aux vaisseaux qui lui restaient, l'armée de terre continua sa marche, et bientôt Durazzo fut bloqué par mer et vivement pressé par terre. Malaterra, Guillaume d'Apulie, Anne Comnène nous parlent avec admiration des grands travaux du duc Robert devant Durazzo. Il traça des lignes de circonvallation, que de jour en jour il approchait de la place ; il fit construire une énorme tour, munie d'un pont-levis qui devait s'abattre sur le rempart ennemi et d'une machine propre à lancer de grosses pierres sur les assiégés. Mais l'habile défense du commandant de Durazzo, Georges Paléologue, neutralisait les attaques de Guiscard, et le feu grégeois valait mieux que toutes les machines normandes.

Cependant l'empereur Alexis, pour conjurer l'orage, recourait aux armes et à la diplomatie. Il formait une armée avec tous les éléments qui se trouvaient sous sa main. Rien ne peint mieux le désordre de l'Empire que ce singulier pêle-mêle de Grecs, de Manichéens, de Turks, d'Anglo-Saxons, qui composaient l'armée impériale. Ses ambassadeurs sollicitaient en même temps le secours de l'empereur d'Allemagne, du roi de France, du comte d'Aversa, des Vénitiens, du Pape même. L'Empereur, le comte et les Vénitiens répondirent à son appel, l'Empereur en menaçant l'Italie méridionale et le Pape, Jordan d'Aversa en se joignant à Henri IV et ravageant le territoire de la Pouille, les Vénitiens en envoyant une flotte forcer le blocus de Durazzo. Dès que la flotte vénitienne fut en vue, les Normands coururent à elle avec leur impétuosité ordinaire, et lui livrèrent

Digitized by Google

un furieux combat qui dura tout le jour et resta indécis. Les Vénitiens triomphèrent par perfidie de l'ennemi qu'ils n'avaient pu battre loyalement. Ils feignirent de vouloir entrer en accommodement avec le duc, et mettant à profit une trève de vingt-quatre heures pour faire tous leurs préparatifs, ils tombèrent à l'improviste sur la flotte normande qu'ils battirent et entrèrent dans le port de Durazzo. Un autre engagement, où le feu grégeois joua le principal rôle, fut également désavantageux aux Normands. Le duc, pour sauver ce qui lui restait de navires, les abrita dans le lit à moitié desséché d'un torrent. Quand ils furent réparés, il eut recours pour les remettre à flot à un expédient que nos ingénieurs modernes ne désavoueraient pas. Il fit construire une double chaussée pour rendre plus profond le lit du fleuve en le rétrécissant, et il augmenta le volume des eaux en y amenant les petites rivières voisines.

L'Empereur ne se pressait guère, quoique les assiégés lui envoyassent courrier sur courrier. Leurs ressources, sinon leur courage, étaient à bout. Ils avaient eu beau rendre inutile la grosse tour de bois, y mettre le feu, et massacrer les ennemis échappés à l'incendie, rien ne décourageait Guiscard : il reconstruisait une tour et les serrait de plus près.

Enfin, au commencement d'octobre (1081), les Normands virent l'armée impériale couronner les hauteurs voisines de Durazzo. Le duc remarquant parmi ses troupes quelques signes d'agitation et d'effroi, combattit ces fâcheux symptômes par une résolution énergique. Il brûla sa flotte, ôtant ainsi aux timides l'espoir de fuir, enthousiasmant les braves, et montrant à l'ennemi, par cet acte d'héroïque témérité, contre quel adversaire il

Digitized by Google

venait se mesurer. Le lendemain, dès le point du jour, les Normands, avec la même piété que leurs compatriotes à Hastings, entendirent dévotement la messe, se confessèrent et reçurent la communion. En paix avec le ciel, ils se préparèrent au combat.

L'Empereur fit commencer l'attaque par les Varangiens. C'étaient des émigrés anglo-saxons, qui, depuis la conquête de l'Angleterre par Guillaume-le-Conquérant, étaient venus s'enrôler au service de l'empire grec, et portaient aux Normands une haine nationale. Avec leurs haches à deux tranchants, qu'ils maniaient avec une remarquable dextérité, ils firent une large trouée dans les rangs ennemis. Mais emportés par l'ivresse du combat, ils se précipitèrent en avant à la poursuite des fuyards. Le duc vit la faute : il lança des troupes sur leur flanc dégarni; lui-même, avec de la cavalerie, les coupa des Grecs. Les Varangiens, épuisés par la course et le combat, assaillis de toutes parts, gagnèrent dans leur fuite l'église de Saint-Nicolas; le toit s'effondra, soit que les Normands y eussent mis le feu, soit qu'il n'ait pu porter les nombreux fugitifs, qui ne trouvant plus de place dans l'église, l'avaient escaladé : les malheureux Saxons périrent écrasés ou étouffés sous les décombres. Le désastre de cette troupe d'élite jeta le désordre parmi les Grecs, qui se débandèrent et s'enfuirent. Alexis, blessé, le désespoir dans l'âme, poursuivi à toute outrance par des cavaliers normands, ne dut son salut qu'à son excellent cheval, et ne se crut en sûreté que lorsqu'il fut arrivé à Ochrida. Le duc coucha dans la tente impériale, et les vainqueurs trouvèrent de grandes richesses dans le camp ennemi.

Digitized by Google

La défaite des Grecs n'eût peut-être pas entraîné la prise de Durazzo, sans la trahison d'un officier vénitien, qui commandait une des tours de la ville. Vendu à Guiscard, il introduisit les assaillants, pendant la nuit, en leur jetant des cordes. Les braves habitants se défendirent encore trois jours, de rue en rue, et le duc, pour les soumettre, dut leur accorder une honorable capitulation.

Robert Guiscard, maître de cette place importante, allait s'avancer en Epire, sur la route de Constantinople, quand de graves événements le rappelèrent en Italie. Des envoyés de Grégoire VII vinrent lui remettre une lettre pressante de ce pontife, qui l'appelait à son secours. L'Empereur Henri IV, victorieux en Allemagne de l'anti-César Rodolphe de Souabe, avait envahi l'Italie. Opposant à Grégoire VII un anti-pape, comme le pape lui avait opposé un anti-César, il était venu bloquer Rome. Des hauteurs du château Saint-Ange, où il s'était réfugié, le Pontife avait vu Rome occupée par les troupes allemandes, l'anti-pape consacré dans la basilique de Saint-Jean-de-Latran, et l'Empereur couronné au Vatican.

Robert Guiscard n'hésita pas. Les intérêts du Pape étaient les siens; l'indépendance de l'état pontifical était une garantie nécessaire à la sûreté de l'Italie méridionale contre la domination allemande. Le rôle de défenseur du Saint-Siége, de bouclier de l'Eglise, lui était impérieusement commandé par la politique, et s'accordait à merveille avec la piété bien connue des Normands. Et d'ailleurs il y avait dans cette lutte soutenue contre deux empereurs par le fils d'un simple chevalier normand quelque chose de grandiose qui dut

Digitized by Google

plaire à cette âme fière et ambitieuse. Il partit en toute hâte, laissant l'armée d'Epire à son fils Bohémond.

Il était temps qu'il arrivât. Jordan d'Aversa, l'allié de Henri IV, avait attaqué la Pouille, et plusieurs comtes s'étaient révoltés contre Roger Bursa, qu'ils tenaient assiégé dans Troia.

La situation fâcheuse de ses états ne permit pas au duc de porter immédiatement secours au pape. Il soumit ses vassaux rebelles, et pria le comte de Sicile de venir le joindre. Roger accourut avec des troupes composées en majeure partie de Sarrasins qu'il avait enrôlés : étrange armée pour délivrer le Pape ! Les deux frères repoussèrent d'abord Jordan d'Aversa, sans pouvoir le soumettre. Roger fut rappelé en Sicile par la révolte d'un de ses fils; mais il laissa ses troupes à Robert, qui marcha sur Rome.

L'Empereur ne l'attendit pas. Il évacua la ville en toute hâte, et reprit honteusement la route d'Allemagne. Le départ de Henri IV ne rendit pas la liberté au pape. La noblesse romaine lui était hostile : elle refusa d'ouvrir les portes à l'armée normande. Heureusement pour celle-ci que les milices romaines se gardaient mal : Guiscard surprit la porte Saint-Laurent, courut au château Saint-Ange, délivra le pape et occupa la ville. Les Romains semblaient résignés; mais le troisième jour, pendant que les soldats normands prenaient leur repas, une vaste insurrection éclata et enveloppa l'armée normande. Pour sauver ses troupes, le duc mit le feu à la ville, et Rome porte encore les traces du terrible incendie qu'il alluma. Les habitants épouvantés lui firent des propositions de paix. Il traita durement leurs envoyés, et leur reprocha les crimes des Romains envers

Digitized by Google

les Souverains-Pontifes. Il voulait détruire Rome qu'il appelait « un antre de serpents. » Le Pape eut beaucoup de peine à l'apaiser (1084).

Grégoire VII ne resta pas à Rome : il se retira dans les états de son puissant protecteur. Suivit-il en cela, comme on l'a dit, plutôt la volonté de Robert que la sienne? Il est plus probable que, connaissant les sentiments d'hostilité des Romains envers lui, il préféra un exil à Salerne au séjour de Rome.

Pendant ce temps (1082-1084) Bohémond avait poussé vigoureusement la guerre contre l'empire grec. Il avait traversé l'Epire, en prenant les principales villes, et battu trois fois l'empereur Alexis. Arrivé devant Larissa, en Thessalie, il voyait ouverte devant lui la route de Constantinople, qu'on n'osait plus lui disputer. La capitale tremblait; l'or byzantin la sauva. Alexis le sema à pleines mains, corrompit les officiers de Bohémond, qui se plaignirent de leurs fatigues, et refusèrent de marcher. Le jeune prince revint à Salerne rendre compte à son père de ce fâcheux événement.

La cour de Byzance se croyait délivrée. Quel fut son effroi, lorsqu'elle apprit que l'intrépide Guiscard préparait une nouvelle expédition! 120 navires le débarquèrent avec ses troupes à Buthrinto (1085), comme la première fois. Une flotte greco-vénitienne vint aussitôt l'attaquer. Après quelques engagements préliminaires de peu d'importance, le duc saisit le moment où la flotte ennemie, ayant perdu une partie de son lest, tenait difficilement la mer, se jeta sur elle, et lui fit essuyer un sanglant désastre.

C'était le coup de grâce pour l'empire grec. Encore quelques journées de marche, et l'intrépide Normand

Digitized by Google

allait s'asseoir sur le trône impérial, convoité par son ardente ambition. La Providence ne le voulut pas. Une épidémie violente éclata dans l'armée. Bohémond, atteint par le fléau, fut obligé de revenir en Italie pour rétablir sa santé : c'était le bras droit de Guiscard qui lui manquait. Le duc à son tour tomba malade à Céphalonie, et une fièvre maligne emporta en six jours celui que tant de batailles avaient épargné (17 juillet 1085).

L'armée, consternée de la perte de son chef, se dispersa; et l'expédition fut abandonnée. L'empire grec respira, surtout quand il vit une lutte civile s'engager entre Roger Bursa et Bohémond, et l'ambition de celui-ci détournée vers la première croisade.

S'il était permis à l'histoire de faire des conjectures, que fût-il arrivé, si Robert Guiscard eût réussi? Quel changement un tel homme eût pu apporter dans les destinées de l'empire grec! Entre ses mains puissantes, entre celles de son fils Bohémond, si digne de le remplacer, cet empire décrépit, qui ne savait plus se servir des admirables ressources que la nature et l'héritage des Romains lui avaient données, se fût réveillé de sa léthargie. Point d'appui solide pour les croisades, il eût ôté à ces pieuses expéditions leur caractère aventureux; il eût refoulé l'islamisme dans les steppes de l'Asie, dans les profondeurs de l'Afrique; l'Asie-Mineure, la Syrie seraient peut-être chrétiennes; Constantinople ne serait pas Stamboul; et la question d'Orient ne viendrait pas périodiquement jeter l'alarme dans les cabinets européens!

Du moins, Messieurs, dans l'Italie méridionale, l'œuvre à laquelle Robert Guiscard consacra toutes les ressources de son génie si varié, lui a survécu. Ces

Digitized by Google

populations diverses, grecques, lombardes, normandes, avant lui ennemies les unes des autres, s'habituèrent sous lui à vivre ensemble. Il commença par le sud l'unité de l'Italie que les Lombards n'avaient pu faire par le nord. Cette unité de l'Italie méridionale, les révolutions n'ont pu l'entamer; et la dernière, en absorbant l'œuvre de Robert Guiscard, ne l'a pas détruite; elle l'a complétée.

COUTANCES. — IMP. DE J.-J. SALETTES.

Digitized by Google

DEUXIÈME LEÇON.

—

LE GRAND-COMTE ROGER.

—

Messieurs,

J'ai à vous parler aujourd'hui du précurseur des croisades, du héros chrétien, qui le premier força le croissant de Mahomet à s'abaisser devant la bannière du Christ, de celui que les chroniqueurs appellent le grand-comte Roger.

Comme son frère Robert Guiscard, il eut d'humbles commencements. Lorsqu'il quitta le manoir paternel, en 1057, il venait de fermer les yeux de son vieux père, et il emmenait avec lui en Italie sa mère et ses sœurs. Robert venait de s'emparer du gouvernement de la Pouille : il envoya Roger, avec 60 hommes, continuer la conquête de la Calabre. L'intrépide jeune homme planta fièrement sa tente, comme un nid d'aigle, sur le sommet de l'Apennin, et mit tout le pays à contribution. Les habitants effrayés se soumirent; et Roger, laissant garnison à son fort d'Incifola, alla rendre compte au duc de ses succès, et lui porter, « comme une abeille « studieuse, » le riche butin qu'il avait fait.

Digitized by Google

La bonne harmonie ne dura pas longtemps entre eux. Roger, par la mâle beauté de son visage, par sa haute taille, qui ne faisait que mieux ressortir l'heureuse proportion de son corps (c'était le plus beau des fils de Tancrède), par sa vigueur extraordinaire, avait excité l'admiration des soldats ; son éloquence, sa franche gaieté, son affabilité, ses largesses lui avaient en même temps gagné tous les cœurs. Le duc craignit de trouver un rival. Il crut affaiblir la popularité de Roger en diminuant ses ressources et lui refusa l'argent qu'il demandait. Le fier jeune homme quitta brusquement le service de Robert, se retira près d'un autre frère, Guillaume, comte de Principato, qui lui donna la ville de Scalea, et de ce poste il ravagea les terres de Guiscard. Celui-ci vint l'assiéger, mais ne put réussir à le vaincre.

Une réconciliation eut lieu, et Roger reprit son service. Réduit à 40 hommes d'armes, laissé par son frère dans le dénûment, il eut aussi ses jours de misère et de honte. Il vola des chevaux dans une écurie de Melfi. Les mœurs féodales expliquent un tel fait, sans le justifier. Du reste, si nous le connaissons, c'est que Roger l'a voulu. Plus tard, parvenu au comble de la gloire et de la puissance, il recommanda à Geoffroy Malaterra, son historien, de n'omettre aucun détail des commencements de sa vie, quelque blâmable qu'il fût.

Mécontent de Robert, qui ne lui avait donné qu'un cheval depuis leur réconciliation, il renonça de nouveau à son service, courut s'enfermer à Scalea et recommença ses incursions sur les terres ducales. Le pillage d'une caravane de marchands amalfitains lui permit de porter à cent le nombre de ses hommes; Robert, dont

Digitized by Google

l'autorité n'était pas encore bien affermie, eut un instant des craintes sérieuses pour sa puissance.

Il comprit qu'il lui fallait à tout prix traiter avec son frère, et par la convention de Scalea il lui céda la moitié de la Calabre, depuis Mileto jusqu'à Scilla. La ville de Reggio devait être ajoutée à cet apanage, quand elle serait prise. Elle le fut bientôt (1060). Les deux frères vinrent investir la place; Roger tua une sorte de géant qui chaque jour insultait les Normands de ses bravades; et les habitants ouvrirent leurs portes. Squillace eut bientôt le même sort, et la Calabre tout entière fut soumise.

De Scilla et de Reggio, Roger voyait la Sicile : il conçut l'audacieuse pensée de la conquérir.

Permettez-moi, Messieurs, pour que vous puissiez vous rendre compte de toutes les difficultés d'une telle entreprise, de vous exposer rapidement les progrès de l'islamisme.

Partis de l'Arabie, à la voix de Mahomet, dans la première moitié du VIIe siècle, les Arabes, en moins de cent ans, avaient conquis en Asie la Syrie, la Perse, le Turkestan, l'Afghanistan, et entamé l'Inde; soumis en Afrique l'Egypte et les pays que nous appelons aujourd'hui Tripoli, Tunis, l'Algérie, le Maroc; attaqué l'Europe à ses deux extrémités par Constantinople et l'Espagne. A l'est Constantinople résista grâce au feu grégeois, et le Bosphore devait arrêter le croissant jusqu'au XVe siècle; mais à l'ouest, le détroit de Gadès, franchi dès 711, devint, du nom d'un chef arabe, le détroit de Gibraltar; en une seule bataille l'Espagne des Wisigoths devint musulmane, et les Pyrénées n'arrêtèrent pas les fils du désert. Leurs rapides escadrons

Digitized by Google

inondèrent la Gaule méridionale, et leurs chevaux, comme leurs poètes et leurs historiens ont pu s'en vanter, s'abreuvèrent en même temps aux eaux de la Loire, du Rhône et de l'Indus. Charles-Martel arrêta l'invasion aux plaines de Poitiers; Charlemagne ne put la refouler que jusqu'à l'Ebre. Des déchirements intérieurs amenèrent, il est vrai, le démembrement de l'empire arabe; mais l'islamisme gagna plus qu'il ne perdit à voir substituer de jeunes dynasties, pleines de vigueur et de fanatisme, aux races usées des Ommiades et des Abbassides; il resta maître du bassin de la Méditerranée par les Baléares, la Corse, la Sardaigne, Malte et la Sicile. Par la Sicile surtout, que conquirent en 831 les Aglabites de Tunis, les Musulmans menaçaient l'Italie du sort de l'Espagne; et dans l'effroyable confusion qui suivit pendant plus de deux siècles la mort de Charlemagne, comment l'Italie eût-elle pu résister?

Eh bien, Messieurs, ce que n'avait pu faire Charlemagne, le puissant empereur, avec les forces d'un empire, qui n'a été surpassé dans l'histoire que par celui des Romains et de Napoléon; ce que ne put faire l'Europe chrétienne dans le sublime élan des croisades; ce que les Espagnols ont mis huit siècles à faire, un simple chevalier normand, avec quelques compagnons intrépides comme lui, le fit en trente ans! Ce serait bien le cas, il me semble, de dire nous aussi : *Gesta Dei per Normannos!*

A ces difficultés s'ajoutaient celles de la nature. La Sicile, l'île aux trois promontoires, Trinacrie, comme l'appelaient les anciens, est une sorte de pyramide triangulaire, dont les arêtes aboutissent aux trois caps di Faro, Passaro et Boco : de là trois vallées ou vals, le

Digitized by Google

val di Demona à l'est, le val di Noto au sud, le val di Mazzara à l'ouest. Dans chacun d'eux dominaient deux ou trois chefs arabes, à peu près indépendants, quoiqu'ils reconnussent nominalement la suzeraineté de l'émir de Palerme, qui en cas de danger commun pouvait centraliser toutes les forces de l'île. Roger avait ainsi en quelque sorte une triple conquête à faire.

Il se mit à l'œuvre en 1060 et commença par le val di Demona. Avec soixante hommes déterminés il franchit le phare et s'avança à la découverte dans les environs de Messine. A la vue de cette faible troupe les habitants sortirent pour l'attaquer; Roger fit semblant de fuir, les entraîna après lui, et quand il les jugea assez loin des remparts, il fit subitement volte-face, et les rejeta en désordre vers la ville, jusqu'aux portes de laquelle il les poursuivit.

Il était à peine de retour à Reggio qu'un chef arabe, le prince de Catane, Ibn-Temnah, traître à son pays et à sa religion, vint lui demander vengeance contre ses compatriotes. Marié à une sœur d'Ibn-al-Huazch, chef de Castro-Giovanni, il l'avait cruellement maltraitée. Pour échapper à la brutalité de son mari qui avait voulu lui ouvrir les veines, elle s'était réfugiée près de son frère. Ibn-al-Huazch avait vengé sa sœur en battant Ibn-Temnah et en le chassant de Catane.

Le comte promit son appui au fugitif, et, le prenant pour guide, s'aventura de nouveau au delà du détroit. Il aborda pendant la nuit à la côte sicilienne et se dirigea vers Melazzo. A peu de distance de Messine, le chef musulman de la ville, qui avait été averti de l'entreprise, lui tendit une embuscade. Roger marchait en avant, n'ayant que son bouclier et son épée. De son

Digitized by Google

regard perçant, il vit, à la pâle clarté de la lune, reluire les armes : il s'élança, tomba sur le chef sarrasin, et, s'il en faut croire le chroniqueur, du revers de son épée le coupa en deux. Les Arabes épouvantés s'enfuirent. Roger, continuant sa route alla piller Melazzo et Rametta, et retourna vers ses navires pour embarquer son butin. Les habitants de Messine voulurent l'en empêcher. Le neveu du comte, Serlon, fils d'un frère aîné mort en Normandie, leur tint bravement tête et leur déroute fut telle que Roger eut la pensée d'emporter Messine d'un coup de main. Il y renonça devant l'attitude énergique des habitants, et retournant à Reggio, il consacra les premières dépouilles faites sur les infidèles à la reconstruction d'une église.

Le duc vint de Pouille le rejoindre en Calabre. Tous les deux réunirent leurs forces pour tenter contre l'île un sérieux effort. Mais tout à coup le détroit fut intercepté par une flotte sarrasine. L'émir de Palerme l'avait envoyée pour s'opposer au passage des Normands. Robert conseillait la prudence et proposait d'ajourner l'expédition : l'audacieux Roger voulut se confier à la fortune. Pendant que son frère, par des démonstrations hostiles attirait l'attention de la flotte ennemie vers le rivage de la Calabre, il trompa la surveillance de la croisière, et à la faveur de la nuit, passa le détroit avec trois cents hommes. De Monastir, où il aborda, il renvoya en Calabre les vaisseaux qui l'avaient amené, et marcha sur Messine. La ville, qui se croyait protégée par la flotte du détroit, était sans défense ; Roger la prit et ruina ses fortifications du côté de la mer. Les Musulmans furent massacrés sans pitié ; un petit nombre parvint à se refugier à bord de la flotte.

Digitized by Google

Un touchant épisode nous montre avec quelle fureur s'abordaient ces deux civilisations ennemies, qui se combattaient au nom de la religion. Un jeune arabe, d'une des meilleures familles de Messine, fuyait le sac de la ville avec une sœur unique qu'il aimait tendrement. C'était une jeune fille d'une rare beauté, élevée dans toutes les délicatesses de la vie orientale, la fatigue eut bientôt brisé ses membres; elle fut forcée de s'arrêter. L'ennemi approchait. Le jeune homme, éperdu de douleur et de rage, plutôt que de laisser sa sœur aux mains des ennemis de sa foi, la poignarda.

La flotte arabe consternée de la prise de Messine, n'osa plus rester dans le détroit, dont les deux rives étaient occupées par l'ennemi : elle retourna à Palerme. Roger envoya les clefs de la ville au duc qui franchit à son tour le Phare. Après avoir mis garnison à Messine et soumis la ville de Rametta qui ne se défendit pas, les deux frères s'enfoncèrent dans le val di Demona. Les populations chrétiennes, heureuses d'échapper au joug des infidèles, les accueillirent comme des libérateurs. Mais la ville de Centorbi fit une vigoureuse défense : ils furent obligés d'en lever le siége. Pendant huit jours ils campèrent dans la grande plaine de Paterno, qu'ils trouvaient propre à une bataille, et y attendirent les Sarrasins. Les Sarrasins ne vinrent pas. Ils allèrent les chercher jusqu'à Castro-Giovanni.

Ibn-al-Hauzch avait réuni toutes ses forces qui pouvaient monter à 15000 hommes. Les Normands étaient sept cents, sept cents hommes d'armes sans doute, ce qui, en prenant pour base l'organisation complète du service féodal, telle qu'elle fut plus tard, porterait

Digitized by Google

l'armée normande à 4200 combattants[1]. Les Sarrasins furent culbutés dès la première attaque et laissèrent un grand nombre de morts. Le partage du butin indique clairement la supériorité numérique des vaincus : chaque homme d'armes eut dix chevaux pour lui. La forte position de Castro-Giovanni ne permit pas de l'attaquer. Les Normands ravagèrent tout le pays voisin, et Roger poussa une reconnaissance jusqu'à Girgenti sur le rivage méridional de l'île.

A l'approche de l'hiver les deux frères repassèrent en Calabre, après avoir rétabli à Catane leur allié Ibn-Temnah. Dès le mois de décembre Roger revint, traversa de nouveau la Sicile du nord-est au sud-ouest, de Messine à Girgenti. Comme il s'en revenait, les chrétiens de Traïna l'appelèrent et lui remirent leur ville. Il devait en faire désormais le centre de ses opérations.

Il y célébrait les fêtes de Noël, lorsqu'il apprit l'arrivée en Calabre d'une jeune fille qu'il avait connue en Normandie, et qu'il aimait. C'était la sœur de l'abbé de Sainte-Euphémie, Robert de Grandmesnil : ancien prieur du monastère de Saint-Evroul, il était venu en Italie près de Robert Guiscard, à la suite d'une querelle avec le duc Guillaume-le-Bâtard. Les chroniqueurs ne sont pas d'accord sur le nom de cette jeune Normande : Orderic Vital la nomme Judith; Malaterra,

(1) « Chaque homme d'armes des compagnies d'ordonnance était « accompagné d'un varlet, de trois archers, et d'un coutillier ou « soldat armé d'un coutil ou long couteau. »

M. Chéruel. Dict. hist. des institutions, etc. de la France.

L'organisation des compagnies d'ordonnance date de 1444 — Il est bien probable que les lances du comte Roger n'étaient pas si bien garnies.

Digitized by Google

Fazellus l'appellent Eremberge. Il est probable que, destinée à la vie religieuse, elle portait à Saint-Evroul le nom de Judith, qui devait la désigner dans le cloître et sous lequel Orderic Vital l'a connue; et qu'arrivée en Italie, elle reprit le nom d'Eremberge, qu'elle avait dans le monde. Elle était d'une noble origine : un chroniqueur la dit fille du comte de Mortain. Roger s'empressa de passer en Calabre, épousa solennellement Eremberge et la conduisit dans sa petite capitale de Mileto.

L'amour ne lui fit pas oublier la Sicile. Malgré les larmes de sa jeune femme, qui tremblait pour lui, il retourna à sa conquête (1061). La campagne se borna à la soumission de Petrelegio qui fut fortifié ainsi que Traïna. Le soin de continuer les hostilités dans le val di Demona fut laissé à Ibn-Temnah. Le comte retourna à Mileto. D'autres affaires l'appelaient en Calabre.

Robert Guiscard n'avait pas exécuté la convention de Scalea. Roger n'avait reçu que la ville de Mileto : il souffrait de ne pouvoir donner à sa femme, fille d'un grand vassal de Normandie, un rang digne de son origine. Il pria son frère de tenir sa promesse. Le duc donnait assez volontiers de l'argent, quand il en avait; quant aux terres, il en donnait le moins possible. Ce profond politique, dont les idées, comme je l'ai déjà fait remarquer, étaient bien supérieures à celles de son temps, comprenait tout le danger des fiefs considérables. Il fit à Roger une réponse évasive. Celui-ci en appela aux principaux comtes de la Pouille, qui eurent, paraît-il, à se prononcer sur la querelle, assemblés en Parlement aristocratique. Robert fit sans doute échouer la demande. Roger, irrité contre son frère, rompit de

Digitized by Google

nouveau avec lui et se fortifia à Mileto. Le duc vint l'assiéger. Cette guerre de Normands contre Normands, où l'habileté et la valeur étaient égales des deux côtés, causa de graves embarras à Guiscard. Roger se défendait comme un lion, évitant toutefois la rencontre de Robert, que, malgré ses torts, il aimait et respectait comme son frère et son suzerain. Le duc avait construit deux forts devant Mileto : était-il à l'un, Roger traversait la ville au galop et s'élançait contre l'autre; le duc venait-il au secours de celui-ci, Roger volait à l'attaque du premier.

Une nuit le comte quitta secrètement Mileto, traversa toute la Calabre, de la mer Tyrrhénienne à la mer Ionienne, et décida la ville de Gérace à se prononcer pour lui. Cette défection remplit le duc de colère, et il parut bientôt devant la ville rebelle. Les habitants entrèrent en négociations avec lui. Il les trouva trop lentes au gré de son impatience. Il crut avancer ses affaires en pénétrant dans la ville sous un déguisement et en se confiant à un citoyen influent qui lui était tout dévoué. Mais un serviteur infidèle révéla la présence du duc. La foule s'ameuta ; l'hôte de Guiscard voulut chercher un asile dans une église : il fut saisi, mis en pièces, et sa femme livrée à l'horrible supplice du pal. Devant la fureur populaire le duc ne perdit pas son sang-froid. Il changea « sa fierté de lion en la douceur d'un agneau. » Dans un discours fort habile il rappela à cette multitude en délire qu'elle lui avait juré fidélité; qu'il n'avait rien fait pour recevoir d'elle un pareil accueil ; qu'il y avait peu de courage à se ruer ainsi par milliers sur un seul homme; que sa mort du reste ne leur profiterait pas, et ne ferait qu'exciter les siens à le venger;

Digitized by Google

qu'enfin son sang, versé par eux, serait une tache ineffaçable pour leur ville et leurs descendants. Les plus modérés furent de cet avis : le tumulte s'apaisa; mais le duc fut provisoirement retenu en prison.

L'armée ducale était dans des transes mortelles; les principaux chefs s'adressèrent à Roger, dont ils connaissaient le caractère chevaleresque. Le comte ne démentit pas cette bonne opinion qu'on avait de lui. Il accourut à Gérace, feignit un vif ressentiment contre son frère, et exigea impérieusement qu'on le lui livrât. Les habitants ne savaient trop à quoi se résoudre : le comte les trompait-il? parlait-il sérieusement? Ils crurent prendre des garanties pour l'avenir en imposant à Robert, avant de le mettre en liberté, le serment de ne bâtir, de son vivant, aucun fort dans leur ville. Le duc jura. Quand les deux frères furent en présence, « comme Joseph et Benjamin, » ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre. Tout fut oublié : cette fois la réconciliation fut définitive. Quant aux habitants de Gérace, ils reconnurent bientôt qu'ils avaient eu affaire à plus rusé qu'eux. Robert donna à Roger la moitié de la Calabre et par conséquent de Gérace; Roger déclara que le serment de son frère ne pouvait l'engager, et qu'il bâtirait un fort dans la partie de la ville qui lui appartenait. Il fallut lui donner beaucoup d'argent pour l'y faire renoncer (1062).

Pendant ce temps des revers avaient eu lieu en Sicile. Ibn-Temnah, attiré par ses compatriotes dans une embuscade, y avait péri; et les garnisons normandes de Petrelegio et de Traïna, croyant leur sûreté compromise, s'étaient retirées précipitamment à Messine. Roger passa le Phare en toute hâte. Il emmenait avec lui sa jeune femme : Eremberge avait voulu partager les

Digitized by Google

périls de son mari, quoiqu'elle eût préféré une vie plus tranquille à Mileto. Le comte se rendit directement à Traïna. Il y fut reçu froidement. Pendant son absence, les habitants avaient eu à se plaindre des soldats normands, hôtes quelquefois incommodes. Il crut néanmoins pouvoir y laisser la comtesse, et alla ravager les environs.

Il assiégeait Nicosia, quand il fut rappelé en toute hâte par le soulèvement des Grecs de Traïna. Il trouva la petite garnison, qu'il y avait laissée, retranchée dans la ville haute, tandis que les Grecs s'étaient barricadés dans la ville inférieure. Les Sarrasins, toujours aux aguets, vinrent au nombre de cinq mille renforcer les Traïnotes. Le comte se trouva étroitement bloqué. Les Normands se virent condamnés aux plus dures privations : la comtesse dut préparer elle-même le repas de son mari; tous les deux n'avaient qu'un manteau, dont ils se servaient alternativement. Les soldats étaient exténués de fatigue par les veilles incessantes et souffraient cruellement de la faim; mais pas un murmure. Au contraire, ils se cachaient leurs tristes réflexions; ils échangeaient de joyeux propos, comme une mutuelle consolation. C'est déjà, Messieurs, la gaieté française : telle vous la voyez dans ces Normands aux traits pâles et amaigris, qui se font un jeu de leur misère, telle vous la retrouvez huit siècles plus tard avec les soldats français aux bivouacs de Crimée, sous la tente du Sahara algérien, ou sur la terre lointaine du Mexique !

Roger faillit périr dans une sortie : il s'était avec son ardeur habituelle jeté au milieu des ennemis; reconnu par eux, il fut subitement entouré. Son cheval, criblé de traits, tomba sous lui. En un instant le comte

Digitized by Google

se voit saisi, entraîné. Dans ce péril extrême il parvint à tirer son épée, et, fauchant « comme dans un pré « vert, » il fit bientôt le vide autour de lui et se trouva seul. Il ramassa tranquillement sa selle pour ne pas laisser ce trophée aux mains des Sarrasins, la mit sur son dos et retourna vers les siens à pas lents, le visage tourné vers l'ennemi.

Le siége dura quatre mois. L'hiver, qui fut cette année d'une rigueur extraordinaire, amena la délivrance des assiégés. Les Siciliens, habitués à une chaude température, supportèrent difficilement le froid : ils burent beaucoup de vin pour se réchauffer, et se gardèrent moins bien. Le comte, du haut de la citadelle, s'en aperçut. Par son ordre, les sentinelles normandes firent semblant de se relâcher aussi de leur surveillance. Une nuit que les postes dégarnis révélèrent au comte la folle sécurité des habitants, il fondit sur la ville, força les retranchements, et, après un grand carnage, redevint maître de Traïna. Les chefs de la rebellion furent pendus.

Les Normands, pendant le siége, avaient perdu presque tous leurs chevaux. Le comte alla en chercher en Calabre. Eremberge, dans la dure épreuve qu'on venait de traverser, avait montré tant de courage, que Roger lui laissa, pendant son absence, le commandement de Traïna. La jeune comtesse justifia la confiance de son mari : elle fut un excellent commandant de place, faisant des rondes fréquentes, exhortant les sentinelles à faire bonne garde, rappelant les dangers courus, ayant toujours une bonne parole pour les soldats. Roger revint bientôt. Apprenant que les Arabes avaient reçu d'Afrique des renforts assez considérables,

Digitized by Google

il prévint leur attaque et marcha sur eux vers Castro-Giovanni. Son neveu Serlon, avec une avant-garde de trente hommes d'armes, eut pour mission de les attirer dans une embuscade. Il y réussit, mais ne ramena que deux hommes avec lui : tous les autres avaient été tués. Le comte tomba sur les Sarrasins surpris, et les mit en fuite. Il explora les profondeurs de la Sicile jusqu'à Butera, et revint à Traïna, suivi d'une longue file de captifs.

L'émir de Palerme se mit à son tour en campagne. Il appela toutes les forces de la Sicile à lui, comme pour une guerre sainte, et vint chercher les Normands sur les bords du fleuve Cérami. Pendant trois jours les deux armées (si l'on peut donner le nom d'armée aux 130 hommes d'armes du comte Roger), postées en face l'une de l'autre, chacune sur une colline, restèrent à s'observer. La disproportion des forces était effrayante : les chroniqueurs donnent 50000 hommes aux Sarrasins. Une attaque de l'ennemi sur la ville de Ceramo, dont Serlon le repoussa, amena la bataille. Roger voyait ses soldats hésiter : il leur rappela qu'ils étaient les soldats du Christ, qu'ils combattaient pour la sainte cause de la religion, et que Dieu ne les laisserait pas sans secours. Et, tout à coup, à la tête de l'escadron normand parut un chevalier couvert d'une armure étincelante, portant une bannière blanche, sur laquelle brillait une croix. « C'est saint Georges! » s'écrièrent les soldats; et ils se précipitèrent avec fureur sur les Musulmans. Roger pénétra jusqu'à l'émir de Palerme, qui se croyait invulnérable sous sa cotte de mailles, et le tua. Consternés de la mort de leur chef, les Arabes s'enfuirent. Malaterra leur fait perdre 15000 hommes. Ce nombre

Digitized by Google

est évidemment exagéré comme un bulletin de victoire; il prouve toutefois la supériorité écrasante de l'ennemi. Le butin fut considérable. Roger offrit au pape Alexandre II quatre chameaux qui s'y trouvèrent; et le pape envoya en retour une bannière bénite et la bénédiction apostolique aux hardis défenseurs de la foi (1063).

Si le comte eût eu plus de forces, il eût pu marcher sur Palerme, que les Pisans lui offraient d'attaquer par mer. Il laissa les Pisans venger seuls leurs griefs commerciaux, et, après avoir pourvu aux besoins de ses garnisons, il alla passer l'été en Pouille, où il se concerta avec le duc pour la campagne prochaine. Il revint à l'automne, et, en attendant son frère, il porta de nouveau le ravage dans le val di Mazzara jusqu'à Girgenti. Comme il s'en revenait, les Arabes surprirent son avant-garde. Un instant les Normands plièrent; mais à la voix du comte le combat se rétablit; et les dépouilles ennemies vinrent grossir son butin.

Au printemps de 1064 le duc Robert arriva. Roger et lui avaient projeté de prendre Palerme. Mais leurs prévisions furent trompées. La capitale sarrasine se défendit intrépidement; toutes les attaques des Normands échouèrent : il fallut lever le siége. Ils se vengèrent de leur échec sur le val di Mazzara, et ils revinrent à Messine par Girgenti, après avoir porté le ravage dans toute la grande vallée méridionale de l'île.

Pendant les quatre années suivantes le comte ne fit aucune entreprise considérable. Mais par ses attaques continuelles il ne laissa aux ennemis aucun instant de répit : c'était une épée sans cesse suspendue sur leur tête. Ils voulurent essayer par un suprême effort de se débarrasser d'un si rude adversaire (1068).

Digitized by Google

Une armée, sortie de Palerme, vint au devant de lui à Miselmiri. A sa vue, le comte se mit à sourire : « Voilà, « dit-il, que la fortune nous favorise ! elle nous épargne « les fatigues de la route et nous amène notre butin. » A ces mots il charge l'ennemi; un combat furieux s'engage et les Sarrasins sont rejetés en désordre vers Palerme. La nouvelle de leur défaite y parvint plus vite qu'eux. Le comte trouva dans le camp arabe des cages renfermant des pigeons voyageurs [1] : il en connaissait l'emploi; car il les lâcha après leur avoir attaché des signes symboliques annonçant la perte de la bataille, et les envoya porter la désolation dans la capitale.

Le siége de Bari retarda la chûte de Palerme. Roger y fut appelé par le duc. A la tête d'une flotte pisane, il gagna sur les Grecs une importante bataille navale qui décida la capitulation de la ville. Le duc et le comte, libres de ce côté, tournèrent toutes leurs forces contre Palerme. Leur flotte, partie de Catane, bloqua la ville par mer, tandis que l'armée l'investit par terre. Le siége dura cinq mois. Les Arabes défendirent, avec le courage du désespoir, leur capitale, qu'ils considéraient avec raison comme le dernier boulevard de leur indépendance. Enfin, dans un assaut général, la ville extérieure fut emportée, et les Normands pénétrèrent jusqu'au pied de la citadelle. Les Sarrasins comprirent que toute résistance devenait inutile : ils demandèrent à se rendre. Une honorable capitulation leur laissa leur

(1) Malaterra fait de l'emploi des pigeons voyageurs une coutume exclusivement sarrasine. Les explications détaillées qu'il donne sur la manière de s'en servir feraient croire qu'à cette époque, c'est-à-dire trente ans avant la première croisade, ce moyen de transmettre les nouvelles n'était pas connu de l'Europe chrétienne.

Digitized by Google

religion et leurs coutumes. La cathédrale grecque, convertie en mosquée, fut rendue au culte chrétien, et les vainqueurs y rendirent à Dieu de solennelles actions de grâces (1072).

De ce jour il fut décidé que la Sicile redeviendrait une terre chrétienne : la conquête définitive ne fut plus qu'une question de temps. Les deux princes normands le comprirent, car ils se partagèrent l'île : Robert eut la possession nominale de Palerme et du val di Demona; le reste de l'île, c'est-à-dire ce qui était à conquérir, appartint à Roger, qui, avec le titre de grand-comte, qu'on lui donna désormais, garda l'administration de la Sicile entière.

Une catastrophe vint troubler la joie des vainqueurs. Le commandant de Céramo, le brave Serlon, fut attiré dans un guet-apens par les Sarrasins. Surpris par eux à la chasse, il s'adossa à un rocher, que depuis on appela le rocher de Serlon; accablé par le nombre, il tomba percé de coups. Les Arabes lui arrachèrent le cœur et le mangèrent. D'après une superstition orientale, ils espéraient par là s'approprier sa bravoure. Ainsi plus tard les Turcs déterrèrent les ossements de l'héroïque Scanderbeg pour s'en faire des amulettes.

La mort de Serlon causa une vive douleur à ses deux oncles. Le comte, plus expansif, ne pouvait retenir ses larmes : « Laissons les larmes aux femmes, dit Robert, « c'est par les armes qu'il faut venger Serlon. » La Sicile parcourue victorieusement de l'est à l'ouest, les villes insoumises attaquées sans relâche, des forts construits dans de fortes positions, à Paterno, à Mazzara, aux deux bouts de l'île, à Caltascibetta, au centre, vengèrent en effet Serlon, comme il méritait de l'être.

Digitized by Google

Vaincus sur terre, les Arabes essayèrent de la mer. Une flotte tunisienne, appelée par eux, pilla la ville calabraise de Nicotera (1074), et voulut l'année suivante, traiter de même la ville sicilienne de Mazzara. Le fort construit par Roger la sauva. La garnison repoussa si vigoureusement les agresseurs, que les Tunisiens s'abstinrent à l'avenir de secourir leurs frères de Sicile (1075).

Jusque-là Roger avait tourné toutes ses attaques contre les vals di Demona et di Mazzara. Les puissantes villes de Taormina dans le premier, de Trapani, de Girgenti, de Castro-Giovanni, de Castro-Novo dans le second, n'étant pas soumises, lui faisaient différer toute attaque contre le val di Noto; d'autant plus qu'il s'attendait à y trouver une sérieuse résistance. Le chef arabe du val di Noto, Ibn-Avert, unissait l'audace à la ruse, le courage à l'habileté. Sa capitale, Syracuse, était sans doute bien déchue de son ancienne splendeur; mais sa population était encore nombreuse et de bonnes murailles la protégeaient.

Ibn-Avert attaqua le premier. Profitant d'une absence du comte, il ravagea le territoire de Catane. Jordan, fils de Roger, Hugues de Giroie, son parent, l'un, avec l'inexpérience de la jeunesse, l'autre, avec la fougue trop ordinaire aux chevaliers, oublièrent les sages recommandations du comte, se laissèrent entraîner par leur bouillante ardeur, et tombèrent dans une embuscade dressée par le rusé Sarrasin. Hugues fut tué, et Jordan forcé de chercher refuge à Catane. L'arrivée du comte fit rentrer Ibn-Avert à Syracuse. Roger se contenta de piller, comme représailles, les moissons du val di Noto.

Digitized by Google

Tous ses efforts se concentraient en effet sur les deux autres vals. En 1077, à la tête d'une flotte, il alla assiéger Trapani, la ville la plus occidentale de la Sicile, bâtie à la base d'une étroite presqu'île qui s'avance assez loin dans la mer. Un heureux coup de main la lui donna. Jordan se saisit des troupeaux que les habitants croyaient en sûreté dans la presqu'île, et la ville, privée de cette ressource, se rendit. Castro-Novo fit de même, par haine de son chef sarrasin, qui la tyrannisait.

Roger revint terminer la conquête du val di Demona par le siége de Taormina. 22 fortins, reliés les uns aux autres par de hautes palissades ou des tranchées, suivant la nature du terrain, interceptèrent toutes les communications de la place avec l'intérieur de l'île ; un rigoureux blocus maritime ferma le port. On put craindre un instant qu'une flotte tunisienne, qui parut au large, ne voulût le forcer. Mais les Tunisiens trouvèrent sans doute l'entreprise trop difficile : loin de paraître en ennemis, ils ouvrirent avec la flotte normande des relations amicales, et prétendirent que leur mission était de purger la Méditerranée des pirates qui l'infestaient. Au bout de six mois d'un siége opiniâtre, Taormina se rendit (1078).

Les entreprises de Robert Guiscard contre l'empire grec et en faveur du pape furent pour le comte une source d'embarras. Il dut avoir les yeux à la fois sur l'Italie méridionale, où l'inexpérience de Roger Bursa compromettait l'œuvre de son père, et sur la Sicile incomplétement soumise. Ibn-Avert en profita. A force d'intrigues il se fit livrer Catane par un chrétien indigène, que le comte avait fait premier magistrat de la ville. Mais Jordan et un autre chef normand, Robert de Sour-

Digitized by Google

deval, battirent Ibn-Avert et le forcèrent à évacuer Catane. Le traître eut le châtiment qu'il méritait : Ibn-Avert, qui se défiait de lui, le tua.

Le comte fournit son contingent dans l'expédition de Rome. C'étaient surtout des troupes sarrasines : Roger s'était déjà attaché, par la générosité de son caractère, les Arabes qu'il avait soumis, et les enrôlait volontiers à son service. Il ne put accompagner Robert jusqu'à Rome; mais il lui laissa ses troupes. La révolte de son fils venait en effet de le rappeler. Pendant son absence, Jordan, égaré par de perfides conseils, avait voulu s'emparer du pouvoir et mettre la main sur le trésor de son père, à Traïna. Roger n'eut qu'à paraître, et tout rentra dans l'ordre. Il pardonna à son fils sa coupable tentative, à cause de sa jeunesse et de son peu d'expérience, mais il punit de la perte de la vue les instigateurs du complot.

La mort de Robert Guiscard en Grèce (1085) grandit le rôle de Roger, mais en augmenta les difficultés. Il lui fallut à la fois veiller sur le duché de Pouille et achever sa glorieuse entreprise de Sicile. Il suffit à cette double tâche et même la dépassa.

Il fit respecter en Pouille la volonté de Robert Guiscard. Arbitre entre Roger Bursa et Bohémond, il força celui-ci à laisser le titre ducal au fils de Sigelgayta, et à se contenter, comme apanage, de la principauté de Tarente.

Ibn-Avert profita de ces troubles. A la tête d'une flottille, sortie de Syracuse, il insulta les côtes de la Calabre, détruisit la malheureuse ville de Nicotera, et emmena les habitants en captivité. Sur un autre point de la côte, il ruina un couvent consacré à la Vierge, et

Digitized by Google

outragea odieusement les saintes filles qui l'habitaient. Le comte jura de venger une telle insulte. Il réunit une flotte et se dirigea vers Syracuse, pendant que Jordan recevait l'ordre de marcher par terre contre la ville. Les vaisseaux se tinrent hors de la vue du port jusqu'au milieu de la nuit : on espérait surprendre Ibn-Avert. Mais il était sur ses gardes. Sa flotte vint chercher la flotte normande, et le prince arabe, « poussé par le « diable, qui voulait terminer sa vie misérable par une « mort misérable, » eut l'audace de lancer son vaisseau droit à celui de Roger. Le comte attendit l'abordage, et s'élança, l'épée à la main, sur le vaisseau ennemi. Ibn-Avert, blessé, poursuivi par Roger, voulut sauter sur un vaisseau voisin : il prit mal son élan, et tomba à la mer, où le poids de ses armes l'engloutit. La mort du chef entraîna la défaite de la flotte, mais non la prise de Syracuse. La ville se défendit pendant quatre mois; quand la défense devint impossible, la veuve d'Ibn-Avert échappa par mer à la croisière normande, et se retira à Noto avec son fils et les principaux citoyens arabes (1085).

La conquête du val di Mazzara fut achevée l'année suivante par la prise de Girgenti et la soumission de Castro-Giovanni. La générosité de Roger facilita ce succès. Il avait pris à Girgenti la femme du chef sarrasin Chamut, commandant de Castro-Giovanni. Il eut envers elle la courtoisie d'un chevalier. Chamut fut tellement touché de ce noble procédé qu'il rendit Castrogiovanni et se fit chrétien. Le comte lui accorda un domaine en Calabre, où le Sarrasin converti, avec sa famille devenue chrétienne comme lui, acheva tranquillement ses jours (1086).

Digitized by Google

Dans le val di Noto, Butera et Noto restaient seules à conquérir. Roger marcha sur Butera (1088). Il en faisait le siége, quand un légat du pape vint lui annoncer l'arrivée d'Urbain II en Sicile. Urbain venait d'être élu à la mort de Victor III. Obligé, comme Grégoire VII, de fuir de Rome devant le parti impérial et l'antipape Clément III, il venait en Sicile resserrer l'alliance de la papauté avec le chef normand le plus capable de continuer la politique de Robert Guiscard. C'était là le but secret de son voyage; le but avoué était de consulter Roger sur des ouvertures assez peu sérieuses, que l'empereur Alexis venait de faire au sujet de la réunion des deux églises grecque et latine. Il est probable aussi que l'organisation de l'église catholique dans la Sicile nouvellement conquise ne fut pas étrangère à ce voyage. Le pape et le comte se quittèrent également satisfaits : le pape pouvait compter sur Roger, et Roger avait obtenu de donner seul l'investiture des évêchés.

Après la prise de Butera, les habitants de Noto demandèrent eux-mêmes à se soumettre. Le comte les exempta d'impôts pour deux années. La veuve d'Ibn-Avert se retira en Afrique avec son fils (1090). Ainsi fut terminée la conquête de la Sicile. Il y avait trente ans que Roger avait pour la première fois franchi le Phare.

Le comte Roger, Messieurs, ne fut pas seulement un grand guerrier : son habileté dans le gouvernement fut égale à sa bravoure.

La plupart des historiens lui ont reproché d'avoir introduit la féodalité en Sicile, en distribuant des fiefs aux compagnons de ses héroïques travaux. Per-

Digitized by Google

mettez-moi, Messieurs, de n'être pas de leur avis. Non pas que je veuille vous faire l'éloge du régime féodal : nul plus que moi n'en reconnaît les défauts. Mais cette forme de la civilisation au moyen-âge, à côté d'immenses abus, eut cela de bon qu'elle développa considérablement l'initiative individuelle : et, dans les pays où les institutions romaines et byzantines avaient survécu aux pouvoirs qui les avaient faites; où l'absolutisme, prenant la forme tantôt d'une décentralisation, tantôt d'une centralisation excessive, absorbait l'individu dans l'être collectif qu'on appelait ou la cité ou l'état; dans la Sicile surtout, où le despotisme des Musulmans s'était superposé au despotisme des catapans grecs, le régime féodal n'était pas un mal : il était un exemple pour ces populations avilies sous le joug; il pouvait leur rendre le sentiment de la force individuelle et de la dignité humaine, qu'elles semblaient avoir perdu.

Roger d'ailleurs appliqua la féodalité avec intelligence et l'empêcha d'être oppressive. Chaque peuple eut ses lois : les coutumes de Normandie réglèrent les différends entre Normands; les Grecs suivaient les lois de Justinien ; et les Arabes avaient le Coran pour code civil.

Il en fut de même pour la religion. Sur cette terre redevenue terre chrétienne grâce à lui, s'il institua des évêchés catholiques dans les principales villes, les Grecs restèrent attachés au schisme, et les Musulmans gardèrent leurs imans et leurs mosquées.

Cette large tolérance, que Robert Guiscard avait eu surtout occasion d'appliquer à la politique, et que Roger étendit à la religion, resta un principe de gouvernement pour les rois normands des Deux-Siciles.

Digitized by Google

Elle mérite toute l'attention de l'histoire : je ne crois pas qu'on puisse la trouver ailleurs au moyen-âge dans l'Europe chrétienne. Qu'elle ait été un ressort politique autant qu'un généreux sentiment de justice (elle fut l'un et l'autre chez le comte Roger), c'est, à mon avis, un grand titre de gloire pour lui que d'avoir pratiqué au XIe siècle cette vertu toute moderne.

Ce n'était pas assez pour Roger d'avoir conquis la Sicile. Le repos lui pesait. Dès le printemps de 1091, il fit les préparatifs d'une expédition contre Malte. Véritable nid de pirates qui s'en élançaient pour écumer la Méditerranée et lever sur les côtes chrétiennes un odieux tribut d'esclaves, Malte était un voisinage incommode pour la Sicile; et le comte allait bien mériter de ses sujets et de la chrétienté, en purgeant la Méditerranée d'un tel fléau.

Son fils Jordan s'attendait à commander l'expédition. Le comte, pensait-il, n'irait pas, à son âge, courir les risques d'une telle entreprise. Mais lorsque la flotte fut prête à mettre à la voile, Jordan reçut l'ordre de rester à terre et de veiller sur la Sicile. Le jeune homme supplia son père avec larmes de ne pas s'exposer à un tel péril, de prendre enfin un repos bien mérité par tant de glorieuses campagnes; de le laisser partir lui, dont la vie était moins précieuse que celle d'un homme aussi illustre. Le comte lui répondit avec indignation que jamais il n'enverrait ni son fils ni personne là où il n'oserait aller, et que, s'il entendait « être le premier « à posséder, » il voulait aussi « être le premier à « acquérir. » Et il ordonna aux trompes de sonner le départ. Au bout d'un jour et demi de navigation, Malte fut en vue. Le vaisseau du comte précédait les autres :

Digitized by Google

à peine eut-il touché terre que l'intrépide guerrier sauta sur le rivage, et suivi de treize hommes d'armes, culbuta la cohue de Sarrasins, qui voulaient s'opposer au débarquement. Le soir était arrivé : on dressa les tentes sur la plage et l'armée y passa la nuit. Le lendemain, dès le point du jour, Roger marcha contre la ville. Le chef de l'île, Gaït, ne se crut pas capable de la défendre. Il demanda la paix, et les conditions en furent arrêtées dans la tente du comte : tous les captifs chrétiens seraient mis en liberté; des chevaux, des mulets, toutes les armes, et une forte somme d'argent seraient donnés au comte; l'île reconnaîtrait sa souveraineté, et lui paierait chaque année un tribut.

Un touchant spectacle vint bientôt récompenser l'armée normande de ses fatigues. Les captifs chrétiens, en longues files, tenant à la main des croix improvisées avec du bois et des roseaux, et chantant : *Kyrie eleison*, s'avançaient vers le camp de Roger. Ces pauvres gens se jetaient aux pieds du comte, embrassaient ses genoux et ne savaient comment exprimer leur reconnaissance. Les soldats normands pleuraient de joie.

Le comte n'était pas sans inquiétude pour le retour. Il craignit que ses vaisseaux ne sombrâssent sous le poids de cette multitude. Mais, dit le bon bénédictin qui me sert de guide, Dieu fit un miracle : il souleva les vaisseaux, et, malgré leur surcharge, ils enfoncèrent au retour d'une coudée moins qu'à l'aller. L'île de Gozzo, près de laquelle on passa, fut également soumise, et le comte revint en Sicile avec son glorieux butin.

Il chercha à se faire de nouveaux sujets de ces chrétiens qui lui devaient leur liberté. Il leur offrit de se fixer dans ses états : ils choisiraient l'emplacement qui

Digitized by Google

leur plairait ; il leur bâtirait une ville et leur ferait les avances nécessaires à l'établissement de leur commerce ; la ville nouvelle s'appellerait Villa-Franca, c'est-à-dire, je cite Malaterra, « une ville libre à jamais de tout « impôt et de toute redevance servile. » Ai-je eu tort, Messieurs, de vous parler des idées modernes du comte Roger ? A une époque où Guillaume-le-Conquérant, duc de Normandie et roi d'Angleterre, réprimait durement la tentative communale du Mans, où les communes commençaient à peine à s'échapper de l'étreinte féodale, Roger songeait à donner de telles franchises à la ville qu'il voulait créer ! Malheureusement les infortunés auxquels il s'adressait n'acceptèrent pas ses offres. Ils aspiraient à revoir leurs pays, leurs familles. Le comte respecta ce pieux désir. Il les transporta gratuitement au delà du Phare et fournit à tous leurs besoins tant qu'ils furent sur ses terres.

Ce n'était pas seulement de ses états qu'avait à s'occuper le comte Roger, mais de toute la conquête normande. Il lui fallait à chaque instant venir en aide à son neveu, le duc Roger. Il l'avait fait reconnaître en 1085, affermi en 1086 ; en 1091, au retour de Malte, il termina à l'amiable des différends entre lui et la ville de Cosenza. Bursa, pour remercier son oncle, lui remit la moitié de la Calabre et la partie de la Sicile que Robert Guiscard s'était réservée. Bohémond revint, en 1093, à ses projets ambitieux. Profitant d'une maladie de son frère, du bruit même de sa mort, il essaya de renouveler ce que Guiscard avait fait à la mort de Humfroi. Le comte dut intervenir, et sa présence, plus peut-être que la guérison du duc, contint le prince de Tarente. La révolte d'Amalfi (1096) l'appela encore

Digitized by Google

dans les terres ducales; mais le vieux guerrier vit avec chagrin la première croisade entraîner une partie de ses chevaliers à la suite de Bohémond, et il fut forcé de lever le siége. Lorsque le départ des croisés eut délivré le duc de Pouille de l'ardente inquiétude de Bohémond, ce fut Richard II d'Aversa, qui demanda contre Capoue révoltée le secours du vainqueur de la Sicile. Roger marcha contre Capoue avec son neveu le duc. On le vit à ce siége montrer toute l'activité de la jeunesse : les princes ses neveux se sentaient monter la rougeur au front, quand, le matin, ils trouvaient l'héroïque vieillard levé avant eux, ayant fait sa ronde et passé la revue du camp. Après la capitulation de Capoue (1098), le grand-comte s'arrêta à Salerne chez Roger Bursa. Le pape Urbain II vint de Bénévent l'y joindre. Tel était le profond sentiment d'admiration qu'inspirait l'auguste vieillard, que le pape voulut aussi payer son tribut de respect à ce vaillant soldat du Christ, qui avait tant fait pour la foi chrétienne. Il ne consentit à être reçu en procession solennelle à Salerne, qu'après être allé saluer le grand-comte à son palais, et s'être longuement entretenu avec lui. De cette entrevue sortit la célèbre bulle, qui confirma le droit d'investiture, que Roger s'était réservé, en 1088, sur les évêchés de Sicile, donna au comte et à ses successeurs l'autorité des légats *a latere*, et mit ainsi l'église des Deux-Siciles sous leur dépendance directe (1098).

Ce fut le dernier acte important du grand-comte. Trois ans après il mourut à Mileto, où il fut enterré près de sa première femme, la comtesse Eremberge (1101).

Telle fut, Messieurs, la vie du comte Roger. Vous le

Digitized by Google

voyez, elle fut bien remplie. Le temps n'a rien respecté des monuments qu'il a construits : quelques soubassements de cathédrales, quelques pans de murailles sont tout ce qui en reste; son tombeau même n'a pas été épargné : un tremblement de terre, qui a renversé Mileto, l'a détruit. Mais son souvenir plane toujours sur la terre qu'il a conquise : le pâtre ignorant de la Calabre et de la Sicile, quand on l'interroge sur les ruines majestueuses qu'on rencontre à chaque pas dans ce pays bouleversé par les révolutions de la nature et des hommes, les attribue sans hésiter au grand comte normand, qui vint d'au delà des monts : ainsi le montagnard des Pyrénées dans sa naïve admiration montre au voyageur incrédule la brèche de Roland !

Ici, Messieurs, se termine ma tâche. J'aurais voulu suivre les Normands d'Italie aux croisades; vous parler des exploits de Bohémond et de Tancrède; de Tancrède surtout, qui n'est pas moins grand dans l'histoire que dans les vers admirables du Tasse; j'aurais voulu vous parler du roi Roger et de ses successeurs, de la constitution normande du royaume des Deux-Siciles. Le temps assigné à ces conférences ne me le permet pas. Je finis, et je vous remercie de tout cœur de la bienveillante attention que vous avez bien voulu me prêter.

COUTANCES. — IMP. DE J.-J. SALETTES.

R. 1400.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google



Digitized by Google

CANCELLED
1989866



Digitized by Google

Digitized by Google

NOV 22
CANCELLED
1989 866



Digitized by Google



Digitized by Google